

*Hommage respectueux  
de ses Anciens Poilus Quimpérois  
du 118<sup>e</sup> et 137<sup>e</sup> au Maquis*

107

15

# La Marche des Maquis Bretons

*Haut les cœurs le Maquis !*

**Paroles  
du Lieutenant F.F.I.**

**A. ROUYER**  
dit G. Gène

**Directeur  
du Foyer F. F. I.  
au Cap-Horn  
Quimper.**

**Musique  
de Henri CONTANT**

I

Voilà les Maquisards sans reproche  
Héritiers des frères de l'An II  
Les jeunes Marie-Louise et Gavroche  
Arborant leur drapeau glorieux !  
Aux couleurs de notre République  
Rallions-nous, fiers comme nos aïeux  
Fils d'un Peuple à l'âme pacifique  
De la France au sang si généreux !

*Refrain*

Saluer le cœur plein d'espérance  
Les soldats-citoyens valeureux  
Du "Maquis" servant avec vaillance  
Dans les coups durs et coins périlleux !  
Tous unis sous les couleurs de France  
La Patrie a reçu le serment  
"Sans repos, jusqu'à la Délivrance !"  
Le "Maquis" chassera l'Allemand !

II

Au maquis souvent sans sou ni maille  
Nous allions au risque de notre peau  
Défiant les camps de représailles  
Et les cruautés d' la Gestapo !  
"Maquisards" au nom indésirable  
Nous pouvons porter fiers le front haut !  
Nous sommes les irréconciliables  
Contre les mercantis, saligauds !

*(Au Refrain)*

III

A l'appel du Frère d'armes DE GAULLE  
De KCENIG chef vaillant des "Maquis"  
Nous les enfants de la fière Gaule  
N'avons pas voulu être "requis" !  
Pacifiques ouvriers de la France  
Ne s'inclineront aux lois Nazis  
N'accepteront jamais la carence  
Des "dégonflés", traîtres de Vichy.

*(Au Refrain)*

15 Août 1944.

*Tous droits de reproduction réservés.*

*S'adresser à l'auteur, M. ROUYER, 10 bis, Rue Bourg-les-Bourgs, QUIMPER.*

# HOMMAGE à DE GAULLE

## (Sauveur de la FRANCE)

Aux obstacles dressés sur la voie périlleuse  
Où armes à la main il se tenait debout  
Un Français animé d'une foi contagieuse  
Résista, décidé à lutter jusqu'au bout !



Plus et mieux qu'orateur, c'est un entraîneur  
[d'hommes  
La voix qui parle au cœur seule elle sait viser  
Et son humanité sut au besoin en somme  
Contourner un obstacle au lieu de le briser !



Le vrai chef, en un mot, de tous ces volontaires  
Qui toujours plus nombreux se rangent sous sa loi,  
Et partout dans les airs, et sur mer, et sur terre,  
Dans le désir de vaincre ont affirmé leur Foi !



Foi malgré l'avenir s'avérant ténébreux  
Sous le joug des vainqueurs aux savants maléfices  
Et dont les appétits, chaque jour plus nombreux  
Imposent aux vaincus de plus lourds sacrifices.



Foi, que nous partageons en dépit du mensonge  
Qu'une Presse ennemie s'acharne à distiller  
Le jeu est éventé, et la liste s'allonge  
De tous les clairvoyants qu'il ne peut ébranler.



Car leurs yeux avertis s'ouvrent grands sur la  
[trame  
D'une Diplomatie dont la France est l'enjeu  
Et l'écho de leurs voix, pour dénouer le drame  
Met déjà l'éclaircie dans le ciel orageux !



Cependant que là-bas, sur la voie périlleuse  
Avec le noble Chef, au nom prédestiné,  
La France qui combat, **demain victorieuse**  
Saura des asservis changer la destinée.

Juillet 1940.

FLEUR DE BRUYÈRE

Rédactrice à FRANCE-BRETAGNE, journal  
interdit et saisi en 1940, à LORIENT.

(On remarquera que ce poème  
date de 4 ans).

(Directeur : A. ROUYER).

Dédiée à mon vieux camarade  
 NICOLAS, du 48°,  
 de RIEC-sur-BÉLON, qui releva  
 si souvent en 14 mon moral  
 et le 20 Juillet m'a dit :  
 " JE VOIS LA VICTOIRE "

Air : La chanson des yeux clos

## La dernière vision

I

Quand mon regard n'a plus revu le toit  
 De la maison au fond de la clairière  
 J'ai murmuré : toujours, rappelles toi  
 de l'Au Revoir, de la vision dernière.  
 Et maintenant de mes pas hésitants  
 Quand je me guide aux sentiers du village  
 je crois revoir un ami qui m'attend  
 Quand une voix me salue au passage.

REFRAIN \*

J'ai donné ma jeunesse,  
 Mes yeux clos à jamais  
 Nul ne sait la tristesse  
 Qu'ils voilent désormais.  
 Et dans mon cœur, sans trêve,  
 J'entretiens en secret  
 La vision de mon rêve  
 A la flamme sacrée.

II

Un jour, parti le front haut au combat  
 Je m'élançais avec les camarades.  
 J'eus la vision atroce du trépas  
 Dans l'âcre odeur de vives pétarades.  
 Soudain frappé, pour moi ce fut la nuit.  
 Je suis tombé sur un champ de bataille  
 Et j'ai erré aveugle dans le bruit  
 Des cris humains mêlés à la mitraille.

III

Et quand, je sens la fraîcheur d'une main,  
 Quand je respire une fleur printanière,  
 Que tendrement on me glisse : "à demain".  
 Je sens mon âme entourée de lumière.  
 Alors l'espoir renaît, dans mon émoi,  
 Cette douceur ravive ma chimère  
 Un peu d'amour. Et ce serait pour moi.  
 Je la revois, idéal éphémère,

IV

Quand les années auront flétri mon front,  
 Que j'atteindrai l'âge de la vieillesse,  
 Quand les enfants plus ne me connaîtront  
 Et que la vie me dira ma détresse  
 Je m'assoierai au seuil de ma maison  
 J'écouterai des oiseaux le ramage  
 Et j'attendrai la fin de leur chanson  
 Puis partirai pour le dernier voyage

A. ROUYER

## NOUS AVONS ESPÉRÉ 4 ANS

Quand, aux jours malheureux, témoins de ces mêlées  
 Où les chars de combat et les canons ailés  
 Venaient sur le pays cracher le feu, la mort,  
 Et que les cœurs serrés sentaient tourner le sort,  
 Quand dans le sacrifice et dans l'abnégation,  
 Nos poignées de soldats, devant ces violations  
 Voyaient, de leurs efforts, se perdre tous les fruits,  
 Un gouvernement couard, à Bordeaux avait fui...  
 De là, il demandait, prosterné, l'armistice,  
 Laisant d'un coup, tomber l'imposant édifice  
 Que, réunis encore en notre vaste Empire,  
 Formaient d'autres armées et de puissants navires.

(Lire la suite au verso)

Alors à ce moment, se dressa, tête haute,  
Jurant de réparer l'abominable faute,  
Un homme courageux qui, relevant le gant,  
Lui jeta, véhément, son appel émouvant.  
Cet homme, ce héros, ce fils de notre Gaule  
C'était un Général, il s'appelait DE GAULLE !  
En vain adjura-t-il ces pleutres atterrés  
Qui, loin des durs combats, restaient là-bas terrés  
De venir outre-mer pour continuer la lutte  
Afin de limiter l'irréremédiable chute.  
En vain expliqua-t-il que perdre une bataille  
N'est, au sort de la guerre, que ce qu'est une entaille  
Au rude combattant et, qu'avant de l'abattre,  
Il faut à l'adversaire, et durer et combattre.  
Ses appels, restés sourds, ne trouvaient plus d'échos,  
Et la France mourait dans un vaste chaos.

Alors, le cœur meurtri, déchiré, solitaire,  
DE GAULLE, tristement, regagna l'Angleterre.  
Pourtant, il émergeait de la grande débâcle  
D'autres cœurs audacieux et, soudain, le miracle  
S'accomplit de former, entre ces hommes et lui,  
Un noyau dont il fut et le chef et l'appui.  
On y rencontrait tout, ouvriers, magistrats,  
Prêtres sans paroissiens, députés sans mandats,  
Cavaliers sans chevaux, aviateurs sans avions,  
Fantassins sans fusils, conducteurs sans camions,  
Mariniers sans bateaux, généraux sans escortes,  
Et, de tous ces débris de glorieuses cohortes,  
De tous ces citoyens, de tous ces prosélytes  
Allait sortir enfin une nouvelle élite.

Elle partait de rien et prétendait à tout  
Et le temps, pourvoyeur de ses précieux atouts  
Rangeait à ses côtés de vaillants pèlerins  
Qui venaient du Midi et des rives du Rhin,  
De nos plaines picardes, de la rude Bretagne,  
Des glaciers norvégiens, de la brûlante Espagne,  
D'Algérie, du Tonkin et des deux Amériques  
Et ces gens arrivaient isolés, magnifiques  
Dans leur abnégation, et ces faibles pygmées  
Construisaient l'ossature d'une fougueuse armée.  
L'empire se scindait, et ses plus purs fragments  
Se rangeaient sous ta loi. DE GAULLE, simplement,  
Te donnant sans compter la preuve la plus haute  
Ainsi qu'à tes soldats, dignes des Argonautes,  
De leur attachement en ces jours malheureux...

Voilà ce qu'enfanta votre légion de preux.  
C'est ton œuvre DE GAULLE, tu peux en être fier,  
Et demain te paiera les injures d'hier...  
De tous ces faux soldats arborant leurs galons,  
Leurs képis étoilés, qui t'appellent félon,  
Il ne restera plus, dissipant l'équivoque,  
Que des hommes prostrés en lamentables loques.  
Demain dans ce pays qui t'a donné sa foi.  
Leurs falots partisans, déçus, se tiendront cois  
Ou, hypocritement, et retournant leurs vestes,  
Ils te crieront : " Bravo... " Mais leur présent nous reste.  
Demain tu reviendras, hardi libérateur,  
Et le soldat glorieux, le stoïque lutteur,  
Accueilli du brelan de nos cloches d'airain,  
Posera son épée et nous tendra la main.

Un patriote

Rédacteur « France-Bretagne ».